

Des éléphants, des caribous... et des hommes. La période paléoindienne, Recherches amérindiennes au Québec, volume XV, n^{os} 1-2, printemps-été 1985, 183 p., ill., 21 x 27,5 cm, 10\$.

Patrick Plumet

Volume 40, numéro 1, 1986

Premier symposium de la CANQUA

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/032629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/032629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0705-7199 (imprimé)

1492-143X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plumet, P. (1986). Compte rendu de [*Des éléphants, des caribous... et des hommes. La période paléoindienne, Recherches amérindiennes au Québec, volume XV, n^{os} 1-2, printemps-été 1985, 183 p., ill., 21 x 27,5 cm, 10\$.*] *Géographie physique et Quaternaire*, 40(1), 109–110.
<https://doi.org/10.7202/032629ar>

Comptes rendus

Des éléphants, des caribous... et des hommes. La période paléoindienne, Recherches amérindiennes au Québec, volume XV, n^{os} 1-2, printemps-été 1985, 183 p., ill., 21 × 27,5 cm, 10 \$.

Ce nouveau numéro thématique de *Recherches amérindiennes au Québec*, préparé sous la direction de Claude Chapdelaine, traite de la plus ancienne période archéologique du Nord-Est américain : le Paléoindien, ou, selon le sous-titre, « des éléphants, des caribous... et des hommes ». Il est complété par un compte rendu du colloque sur l'environnement Kativik tenu à Kuujuaq du 10 au 12 décembre 1984. Il reflète la maturité acquise par l'archéologie québécoise de même qu'un début d'ouverture à la confrontation internationale et aux perspectives interdisciplinaires. En effet, parmi les collaborateurs on remarque cinq géographes et un palynologue québécois, de même qu'un archéologue des provinces maritimes et un autre du Maine dont les contributions ont été traduites en français.

Claude Chapdelaine assure la présentation et Norman Clermont fournit l'entrée. Le texte de Chapdelaine dispose favorablement le lecteur par sa clarté et sa simplicité. Il est presque trop discret, malgré la pertinence de ses remarques, en particulier sur le rôle du caribou dans l'alimentation des Paléoindiens (et non leur « diète » comme il écrit (p. 6). Norman Clermont, avec son style rustique aux colorations vigoureusement personnelles, excite avec humour notre attente en présentant les relations des Paléoindiens avec la faune. Deux remarques bienvenues : l'absence, jusqu'à maintenant, de tradition américaine du travail artistique de l'os et de l'ivoire d'éléphant (p. 12) ; le rappel que les modifications, voire les bouleversements du milieu qui servent de repères aux archéologues échappaient à la conscience de ceux qui étaient censés les vivre.

Changement de registre avec les contributions concernant la paléogéographie et les paléoenvironnements du Québec à l'époque paléoindienne. Elles constituent presque un quart des pages consacrées au Paléoindien. Leur caractère académique et rigoureux s'associe à une très grande clarté. Ces deux textes resteront longtemps des références fondamentales, notamment pour la préhistoire du Québec méridional. Ils résultent d'un remarquable effort de synthèse réalisé spécialement dans la perspective de l'archéologie du Paléoindien. L'expérience de l'archéologie dans un cadre pluridisciplinaire qu'eurent

plusieurs de leurs auteurs, explique peut-être en partie l'intérêt de ces contributions pour les archéologues, mais pas seulement pour eux. Le découpage chronologique choisi pour retracer les événements paléogéographiques repose sur celui des préhistoriens. Les simplifications apportées sont justifiées et nullement excessives. Les différentes hypothèses, par exemple sur la déglaciation, sont objectivement présentées mais sans fausse neutralité puisque, surtout dans le premier article, un choix raisonné nous est proposé, appuyé par de judicieuses et récentes références bibliographiques. Chacun des articles est accompagné d'une série de cartes qui constituent de bons documents pour une rapide synthèse visuelle. La vision d'ensemble à haute altitude apportée par l'article de Michel Parent *et al.* est complétée par le panorama à la hauteur des lacs, des fleurs, des arbres et des hommes que dresse Pierre Richard.

L'article de Pierre Richard est précédé d'une présentation théorique et épistémologique très claire de la paléobiogéographie. Dans la suite du texte la synthèse des données paléobiogéographiques est enrichie de réflexions personnelles de l'auteur touchant des questions importantes pour l'archéologue du Québec et invitant celui-ci à raisonner en fonction de la paléobiogéographie. Lui-même, à travers tout son texte, raisonne avec beaucoup de nuances et de sensibilité en fonction de l'homme paléoindien et des ressources que pouvait lui offrir l'environnement. Il note avec pertinence que le problème auquel nous sommes confrontés « est celui du degré d'habitabilité des terres, de leur capacité d'accueil », alors que « la stricte habitabilité du territoire québécois durant la période paléoindienne est sans doute un faux problème, si on considère que l'humanité s'est appropriée des environnements extrêmes, autant polaires que torrides, aux ressources inégales et aléatoires dans l'espace et dans le temps » (p. 53). En insistant sur la variété des habitats paléoindiens du Nord-Est de l'Amérique du Nord, sur les capacités d'adaptation des caribous à des environnements différents, sur les limites actuelles des reconstitutions du milieu végétal postglaciaire, Richard termine son texte en posant les questions qui devraient orienter les recherches archéologiques visant à résoudre ce qu'il appelle « la part québécoise de l'énigme paléoindienne » (p. 54).

Ces deux textes sur la paléogéographie et le paléoenvironnement sont aussi soignés de forme que de fond. Les bibliographies re-

flètent la participation importante et récente des chercheurs québécois. Enfin il est agréable de trouver un vocabulaire et des concepts scientifiques français bien rodés, précis, internationalement compréhensibles, reflétant la maturité atteinte par ces disciplines.

Le troisième article (plus d'un tiers des pages consacrées au Paléoindien et 53% du texte concernant l'archéologie) est de l'États-Unien Richard M. Gramly sur le site paléoindien de Vail, dans le Maine, près de la frontière du Québec. Le lecteur est prévenu qu'il s'agit de la traduction française d'une version revue et abrégée de la monographie parue en 1982 en anglais et à laquelle sont ajoutées de nouvelles données (*The Vail Site: A Paleo-Indian Encampment in Maine*, Bull. 30, Buffalo Society of Natural Sciences). Cet article est d'un grand intérêt, mais il s'intègre cependant mal aux autres contributions parce qu'il est rédigé à la façon d'un rapport de recherche plutôt que d'un article de synthèse. La composition de l'équipe de fouille, l'orientation du quadrillage, le fait qu'il a été implanté à l'aide d'un transit, par exemple (p. 64), ainsi que de nombreux autres détails descriptifs ou concernant le déroulement des opérations encombrant ce texte qui aurait facilement pu être réduit du tiers. La présentation du cadre biogéographique semble longue, lourde et en partie redondante après les articles de Parent *et al.* et de Richard. L'approche de Gramly, assez traditionnelle, nullement dans la veine hypothético-déductiviste, rejoint plutôt l'orientation paléothnographique de la meilleure archéologie européenne. Un travail de terrain et de laboratoire soigné et minutieux, des observations judicieuses sur le milieu, sur les objets (par exemple, le réaménagement des pointes à cannelures, p. 69, les déchets de taille, p. 75) et leur distribution conduisent l'auteur à des hypothèses sérieuses concernant les activités des occupants du site, les événements qui s'y déroulèrent, les modes d'établissement. Toutes ces hypothèses, il faut le noter, reposent sur une approche archéologique et non, comme c'est très souvent le cas, sur des modèles ethnologiques auxquels l'archéologue tente de conformer ses données. Le paragraphe sur le contexte culturel du site Vail fournit de très intéressants éléments de synthèse et de comparaisons avec d'autres sites paléoindiens du nord-est. J'ai personnellement regretté que la fin de l'article avec les hypothèses sur les modes d'établissement et les mouvements saisonniers des Paléoindiens sacrifie au « must » d'une certaine archéologie nord-américaine en s'envolant dans des spéculations sédui-

santes et en même temps bien fragiles parce que détachées des faits observés.

Il est certainement heureux que cette contribution soit mise à la portée des lecteurs de langue française. Malheureusement la traduction, au lieu de servir le texte, le rend très pénible à lire et parfois incompréhensible pour un lecteur de langue française internationale non initié à l'anglais archéologique. Le problème n'en est pas un de langue mais surtout de vocabulaire et de concepts archéologiques. Non seulement les termes sont souvent des calques de l'anglais, mais leur utilisation reflète peu de cohérence. L'objet archéologique est indifféremment désigné par «artefact» et par «témoins» (p. 62). Comment peut-on «tailler un témoin» (p. 70) puisque c'est le fait d'avoir été taillé qui donne à un objet sa valeur de «témoin»? Qu'est-ce qu'un «point datum»? une «excavation à la truelle» (p. 104)? des «puits de sondage» (p. 109)? un «plancher» d'habitation (p. 113)? Comment comprendre: «La structure 2 contenait les témoins communs trouvés ailleurs sur le site...» (p. 109). Enfin l'utilisation fréquente de «locus» et «loci» au lieu de «aire(s)» ou «station(s)» rend certaines phrases hermétiques aux non initiés. Heureusement la traduction du texte suivant, réalisée par Evelyne Cossette, est très satisfaisante malgré l'utilisation, cohérente cependant, du terme «artefact» que personnellement je n'apprécie pas.

Le court article de Keenlyside sur le Paléoindien de l'Île-du-Prince-Edouard est, lui, tout à fait à sa place dans ce recueil. Texte de synthèse régionale, il apporte les renseignements souhaitables sur les sites, leur contexte culturel, les caractères techniques de l'outillage, les comparaisons inter-régionales. La conclusion fait ressortir des points importants, tels que les indices d'adaptation à certaines ressources marines (chasse au morse peut-être) et appuie l'idée d'une migration de population le long de la côte nord du Saint-Laurent au Paléoindien récent et au début de l'Archaïque, comme l'avaient déjà proposé McGhee et Tuck à partir de leurs recherches dans le détroit de Belle-Isle. Cependant Keenlyside se démarque de ces auteurs en estimant que ces populations arrivaient «déjà équipées d'une technologie adaptée aux ressources marines, incluant une certaine forme d'embarcation.» Cette proposition est satisfaisante et pourrait concorder avec les données obtenues récemment pour l'Archaïque de la haute Côte-Nord du Saint-Laurent.

Le court article de Groison (7 p.) montre la fragilité de certaines spéculations archéologiques, d'ailleurs discutées à la fin de l'article précédent. Groison remet prudemment en question, à partir des données récentes qu'il

a recueillies autour de Blanc-Sablon, les hypothèses de Tuck (1975) sur un développement culturel dans la région du détroit de Belle-Isle depuis le Paléoindien tardif. Il en ressort que l'identification du Paléoindien dans cette région est encore bien spéculative et que la distinction entre l'Archaïque ancien et le Paléoindien tardif reste à préciser.

La contribution de Dumais et Rousseau (15 p.) est bien construite et bien écrite. Elle se lit agréablement, car l'information y est aussi clairement que sobrement présentée. Malgré sa longueur relative, la partie concernant l'évolution de l'environnement ne double pas mais complète et précise les articles du début. La présentation et la discussion des différentes phases du Paléoindien du Nord-Est de l'Amérique du Nord (p. 144), puis des sites paléindiens récents de la Gaspésie, font que cet article constitue le principal intérêt archéologique du numéro. Dumais et Rousseau évitent toute spéculation. Ils proposent, pour le sud de l'estuaire du Saint-Laurent, un cadre chronologique qui remonterait jusqu'à 8000 ou 9000 ans AA, soit plus ancien que prévu (p. 147). La conclusion débouche sur des questions pertinentes et propose les orientations en vue des recherches à venir.

La contribution de Badgley et Boissonnault (9 p. dont 4 d'illustrations) contraste avec la précédente. Elle s'annonce elle-même comme une spéculation «sur la possibilité d'une occupation humaine plus ancienne...» que l'Archaïque laurentien près de Saint-Augustin (p. 151), à partir d'une collection de 65 000 objets lithiques n'ayant encore subi aucune analyse (p. 156). Les indices paléindiens décelés par les auteurs sont très ténus (par exemple, la partie proximale d'une pointe de projectile de forme lancéolée «qui se rapproche sensiblement des pointes de type Plano» (p. 158), et trois petits grattoirs) ou peu convaincants faute d'éléments de comparaison. Les éléments de datation, tous indirects, sont également fragiles et feraient remonter l'éventuelle occupation paléoindienne à la fin du sixième millénaire avant notre ère (p. 159). L'intérêt du site de Saint-Augustin n'est pas à mettre en doute, même s'il ne fut occupé qu'à l'Archaïque. Ce genre d'article, cependant, est-il vraiment à sa place ici?

Charles Martijn, l'un des plus anciens et peut-être le plus grand connaisseur de l'archéologie du Québec, nous offre, dans son court article (moins de 4 p.), l'exemple d'un réexamen de ses propres propositions remontant à une vingtaine d'années et concernant l'affinité de son «complexe Temiscamie» avec la tradition Plano: «Le complexe Plano de Temiscamie est-il une illusion?» L'identification de ce complexe reposait à l'époque sur la découverte de seulement deux pointes

de projectiles lancéolées (p. 161). Martijn conclut aujourd'hui: «Il se pourrait que ces pointes ne soient pas des pointes Plano et que la présence humaine qu'elles reflètent puisse un jour s'avérer compatible avec une reformulation du concept de l'Archaïque du Bouclier.» (p. 164). La création d'un nouveau «complexe» à partir de quelques objets contribue davantage à la «visibilité» de l'archéologue qu'à la connaissance archéologique. La question que pose Martijn surgit souvent à la lecture des contributions de ce volume: où situer la limite entre Paléoindien et Archaïque?

En digestif, Jean-François Moreau a préparé un glossaire très utile pour ceux qui ne sont pas initiés à toutes les disciplines auxquelles les articles font référence. Or l'approche interdisciplinaire est l'une des qualités de ce volume, qui restera un jalon important dans l'histoire de l'archéologie québécoise. On peut souligner un manque d'équilibre dans la répartition des textes: l'article de Gramly est trop important par rapport aux autres, les reconstitutions de l'archéologie ne sont pas toujours suffisamment étayées par comparaison à celles concernant l'environnement, les articles proprement archéologiques sont irréguliers de fond comme de forme. Enfin, on aurait aimé qu'un article de synthèse fasse le bilan des hypothèses et des conclusions sur le Paléoindien dans le Nord-Est, ou seulement au Québec. La contribution de Dumais et Rousseau pallie en partie cette lacune. Néanmoins on ne peut que souhaiter la préparation d'autres numéros thématiques consacrés, par exemple, à l'Archaïque, puis à l'Arctique. Puissent-ils continuer de témoigner de la spécificité croissante de l'archéologie québécoise.

Patrick PLUMET
Université du Québec à Montréal